
Les Enfants de Marcel. Instruction morale et civique en action. Livre de lecture courante. Cours moyen Conforme aux programmes du 27 juillet 1882. Avec plus de 250 gravures instructives pour les leçons de choses.

Numéro d'inventaire : 1997.02780

Auteur(s) : G. Bruno

Type de document : livre scolaire

Éditeur : Belin (Eugène) Librairie Classique, Belin Frères (Paris)

Mention d'édition : 34ème édition

Imprimeur : Belin Frères, Saint-Cloud

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1890

Description : Reliure de carton, dos toilé noir.

Mesures : hauteur : 183 mm ; largeur : 108 mm

Notes : Auteur : Lauréat de l'Académie française, Auteur de "Francinet" et du "Tour de France" / Conforme aux programmes du 27 juillet 1882 / Cours complet de lecture et d'instruction morale et civique. Avec plus de 250 gravures instructives pour les leçons de choses Ouvrage couronné par la Société d'instruction et d'éducation populaires " Dans ce livre qui s'adresse aux écoles des deux sexes, on a mis en action toutes les connaissances exigées par les programmes sur l'instruction civique, le droit usuel et l'économie politique... présente aussi en action et sous une forme vivante les divers sujets de la morale, surtout de la morale sociale, qui est plus intimement liée à l'instruction civique. Enfin, on a répandu dans ce volume des notions variées sur l'histoire de France et la géographie, sur les sciences usuelles, l'hygiène et l'agriculture."

Mots-clés : Apprentissage du français : filières élémentaires

Morale (y compris morale corporelle : hygiène)

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : Cours moyen

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 284

ill.

mille caresses. Gérard était ému comme s'il eût retrouvé un ami. Il revint plusieurs fois le voir ; mais, quand Gérard s'éloignait, le lion se mettait à pousser des rugissements plaintifs ou se jetait avec fureur contre les barreaux de sa cage. Lui qui s'était bien porté jusqu'alors, ne tarda pas à devenir triste : il refusa la nourriture qu'on lui donnait et mourut.

Gérard, tout ému de cette mort, pensa souvent depuis à son pauvre ami Hubert. N'est-il pas touchant, en effet, de retrouver jusque chez les bêtes féroces quelque chose de ces sentiments humains qu'on nomme attachement et reconnaissance ?

Gérard a tué une soixantaine de lions. Les Arabes avaient fini par avoir pour lui la plus grande vénération et, par là même, ils apprenaient à respecter les Français.

Chacune de ces morts avait coûté à Gérard de longues marches en pays déserts, des nuits passées à la belle étoile, dans l'anxiété de l'attente, des émotions capables de briser l'homme le plus fort, enfin plusieurs blessures. Et, pendant ce temps, il n'avait pas abandonné son régiment, ajoutant aux fatigues et aux périls du chasseur ceux du soldat. Quand il s'était battu pour la France, il se reposait en retournant se battre contre les lions.

— Comme nos braves soldats ont vaillamment lutté sur cette terre d'Afrique ! s'écria le jeune Louis, non sans un sentiment de fierté.

— Partout où la France envoie ses enfants, dit Marcel, ils doivent faire de même et porter haut le nom de la patrie.

LXXXV. — La ferme. — Les matières premières et la production.

La nature ne nous fournit que des matériaux bruts, — pierres, bois, fer, eau, — il faut l'intelligence et les mains de l'homme pour en tirer des richesses.

Le village où était située *Petite-Alsace* se trouvait, comme beaucoup de villages algériens, reculé dans les terres à plusieurs kilomètres de la grande route suivie par les diligences. La voiture qui transportait nos voyageurs s'arrêta donc dans la petite ville la plus voisine de la ferme.

Le domestique de Christian, un vieil Alsacien, les y attendait et leur souhaita la bienvenue.

Il avait avec lui une petite charrette destinée au transport des bagages. Il avait amené aussi pour M^{me} Marcel, qui avait de si mauvaises jambes, une ânesse fort douce, ancienne monture de l'oncle Christian dans ses derniers temps.

— Oh ! mère, voilà justement ce que vous avez tant de fois désiré ! dit Lucie en caressant l'ânesse.

Et elle aida sa grand-mère à s'installer commodément sur le dos de la bonne bête. On prit ensuite le chemin de *Petite-Alsace*, à travers des bois et des champs brûlés du soleil.

M^{me} Marcel était toute joyeuse de se sentir ainsi doucement portée par son ânesse.

— Ah ! mes enfants, s'écria-t-elle, je serai maintenant de toutes vos promenades : me voilà rajeunie de dix ans !

Après une heure et demie de chemin, on aperçut des maisons groupées dans la campagne. L'une d'elles avait un portail en bois rustique, surmonté d'une plaque où des lettres se voyaient. — Grand-mère, dit Robert, qui courait en avant et qui d'ailleurs avait les meilleurs yeux de toute la troupe, voici *Petite-Alsace* ! C'est écrit au-dessus du portail.

A ce nom d'Alsace, la grand-mère se sentit tout émue, comme si elle revenait dans son pays natal, dont elle était maintenant si loin.

— Oh ! continua Robert, il y a aussi à droite un petit rez-de-chaussée où est écrit : *Poste aux lettres*. Je vois que la poste touche à la ferme.

— C'est sans doute, dit Marcel, parce que la ferme de mon beau-frère est la première qui ait été établie dans le pays : elle a été le centre du nouveau village.

Tout le monde aussitôt prit son élan pour arriver plus vite. L'ânesse elle-même, au voisinage de l'écurie, se mit à trotter en poussant des *hi-han* retentissants qui excitèrent la gaieté de notre petite colonie.

On ouvrit le portail et on s'avança par une jolie allée de rosiers qui aboutissait à la maison. A droite et à gauche de



LA FERME EN ALGERIE. — Le sol de l'Algérie est des plus fertiles, ainsi que celui de la Tunisie.